

dirigeant contre les institutions anciennes toute une artillerie de saillies mordantes, d'attaques audacieuses, d'allusions fines et meurtrières. On peut imaginer l'effet produit à cette époque quand on remarque qu'aujourd'hui même on supprime à la représentation de cette pièce des passages, et notamment la phrase du monologue relative à la liberté de la presse.

La vogue inouïe du *Mariage de Figaro* fut troublée par des polémiques très-vives. Attaqué d'une manière outrageante, surtout par Suard, derrière lequel était caché le comte de Provence, dont on connaît les manies littéraires, Beaumarchais répliqua avec sa verve habituelle; le prince du sang, atteint à travers Suard, qui lui servait complaisamment de mannequin, se vengea d'avoir moins d'esprit et de raison que son adversaire en obtenant du roi un ordre d'arrestation. Louis XVI était à une table de jeu quand il signa cet ordre brutal, et il l'écrivit au crayon sur le dos d'un sept de pique; puis, joignant l'insulte à l'arbitraire, il ordonna de jeter Beaumarchais à Saint-Lazare, où l'on enfermait alors les jeunes bandits, les prêtres dépravés et autres êtres avilis. Le public fut outré d'un acte aussi révoltant, et l'explosion fut telle, qu'il fallut faire sortir le prisonnier quelques jours plus tard. A la représentation de *Figaro*, qui eut lieu le jour même, une tempête d'applaudissements répondit à cette phrase du monologue: « Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. »

C'est peu de temps après que Beaumarchais eut sa fameuse affaire avec Mirabeau. Il avait précédemment établi avec les frères Périer, pour faire distribuer l'eau de la Seine aux quartiers de Paris, cette pompe à feu de Chailot qui fonctionnait jusqu'à nos jours. Les actions de cette entreprise utile, tombées d'abord au-dessous du pair, avaient éprouvé, en 1785, une hausse rapide et considérable. Quelques banquiers, qui, ayant spéculé sur la baisse, avaient le plus grand intérêt à arrêter ce mouvement, lancèrent en avant Mirabeau, qui avait alors la réputation — méritée ou non — d'être un aventurier besoigneux, avide d'argent, de scandale et d'éclat. Le futur orateur entra donc en campagne en lançant un factum foudroyant contre la compagnie des eaux de Paris, dont il déclarait l'entreprise détestable et contraire aux intérêts du public. Beaumarchais, comme principal administrateur, avait un intérêt non moins patriotique à démontrer le contraire. Il faut reconnaître, au surplus, qu'il avait incontestablement raison et que, s'il plaidait *pro domo sua*, il défendait en même temps une opération dont l'utilité était évidente. Il refusa son adversaire avec beaucoup de calme et de lucidité; mais, vers la fin, quittant les calculs, il compara ironiquement les attaques du factum aux *Philippiques*:

« Quand elles étaient bien amères, disait-il, on les nommait des *philippiques*; peut-être, un jour, quelque mauvais plaisant coiffera-t-il celles-ci du joli nom de *mirabelles*, venant du comte de Mirabeau, qui *mirabilia fecit*. » Puis, l'artiste en calembours concluait en se demandant quel motif avait pu porter un homme d'un aussi grand talent que le comte de Mirabeau à mettre sa plume au service « d'intérêts de parti qui n'étaient pas même les siens; » et il terminait ainsi: « Notre estime pour sa personne a souvent retenu l'indignation qui nous gagnait en écrivant. Mais si, malgré la modération que nous nous étions imposée, il nous est échappé quelque expression qu'il désapprouve, nous le prions de nous la pardonner... Nous avons combattu ses idées sans cesser d'admirer son style. » Le lion était touché; peut-être le désirait-il; il bondit sous l'aiguillon et s'élança. Enonçant les motifs qu'il avait eus pour entrer dans la discussion, il alla droit à son adversaire, et, comme le dit M. Sainte-Beuve, le frappant de l'épée au visage, selon le conseil de César, il le railla sur cette prétention au patriotisme, au désintéressement et au bien public, de laquelle Beaumarchais aimait à recourir ses propres affaires et ses spéculations d'intérêt: « Tels furent mes motifs; et peut-être ne sont-ils pas dignes du siècle où tout se fait pour l'honneur, pour la gloire, et rien pour l'argent; où les chevaliers d'industrie, les charlatans, les badlans, les proxénètes n'eurent jamais d'autre ambition que la gloire, sans la moindre considération de profit; où le trafic à la ville, l'agiotage à la cour, l'intrigue qui vit d'exactions et de prodigalités, n'ont d'autre but que l'honneur, sans aucune vue d'intérêt; où l'on arme pour l'Amérique trente vaisseaux chargés de fournitures avariées, de munitions épuisées, de vieux fusils que l'on vend pour neufs, le tout pour la gloire de contribuer à rendre libre un des mondes, et nullement pour les retours de cette expédition désintéressée...; où l'on profane les chefs-d'œuvre d'un grand homme (allusion à l'édition de Voltaire par Beaumarchais), en leur associant tous les *Juvenilia*, tous les *Senilia*, toutes les rêveries qui, dans sa longue carrière, lui sont échappées; le tout pour la gloire et, nullement pour le profit d'être l'éditeur de cette collection monstrueuse; où, pour faire un peu de bruit et, par conséquent, par amour de la gloire et haine du profit, on change le Théâtre-Français en tréteaux et la scène comique en école de mauvaises mœurs; on déchire, on insulte, on outrage tous les ordres de l'État, toutes les classes de citoyens, toutes les lois,

toutes les règles, toutes les bienséances... » Puis, le puissant athlète demande à Beaumarchais ce qu'il pense des *mirabelles*. Jamais calembour ne fut plus rudement payé. La péroraison par laquelle Mirabeau terminait sa brochure est restée célèbre dans le genre de l'invective: « Pour vous, monsieur, qui, en calomniant mes intentions et mes motifs, m'avez forcé de vous traiter avec une dureté que la nature n'a mise ni dans mon esprit ni dans mon cœur; vous, que je ne provoquai jamais, avec qui la guerre ne pouvait être ni utile ni honorable...; croyez-moi: profitez de l'amère leçon que vous m'avez contrainct de vous donner; retirez vos éloges bien gratuits, car, sous aucun rapport, je ne saurais vous les rendre; retirez le pardon que vous m'avez demandé; reprenez jusqu'à l'insolente estime que vous me témoignez... » Et il finit par ce conseil terrible et le plus incisif, entre hommes avides avant tout de popularité: « Ne songez désormais qu'à mériter d'être oublié. »

(Voilà qui est dur, monsieur le comte; mais avec quelle supériorité écrasante l'humble fils de l'orloger vous aurait répondu, s'il avait connu la millième partie de ce que nous savons aujourd'hui. Certainement Beaumarchais est un astre où il est facile de découvrir des taches sans faire usage du télescope; mais les fils de 89 n'oublièrent jamais que le *Mariage de Figaro* et le *Barbier de Séville* ont été l'aurore de la Révolution, tandis que vos honteuses palinodies... Non, monsieur le comte, l'éloquence ici n'ennoblit rien: les vertus démocratiques ressemblent à la rosée du ciel, qui ne se conserve pure que si elle tombe dans un vase pur... Fermons ici la parenthèse comme si nous ne l'avions pas ouverte, et continuons.)

Pour n'oublier aucune circonstance dans cette querelle des deux modernes, disons que Beaumarchais avait précédemment refusé de prêter à Mirabeau une somme de 12,000 fr., dans la crainte, comme il l'a dit lui-même, de se brouiller avec lui au jour de l'échéance.

Beaumarchais ne répliqua point, soit qu'il fût fatigué de tant de luttes, soit qu'il fût intimidé par un si furieux polémiste (chose douteuse, cependant), soit pour toute autre cause. Disons tout de suite que, quatre ans plus tard, en 1790, le tribun, qui sans doute n'avait jamais pris lui-même ses injures au sérieux, et qui, d'ailleurs, avait alors besoin de Beaumarchais pour une affaire particulière, s'adressa à lui avec force caresses de courtisan. L'auteur de *Figaro* se vengea de son ennemi par les procédés les plus généreux et les plus délicats.

Dans cette lutte, on ne saurait méconnaître que Beaumarchais avait donné au public l'idée d'un homme qui commence à faiblir. Aussi, à peine était-elle terminée, qu'il se vit assailli par un nouvel adversaire, l'avocat Bergasse, qui avait alors sa réputation à faire et qui recherchait les polémiques retentissantes. Quelques années auparavant, Beaumarchais avait contribué à faire rendre la liberté à une dame que son mari, le banquier Kornmann, avait fait enfermer par lettre de cachet, après avoir couvert d'une tolérance intéressée sa conduite irrégulière. Après une série de débats, voulant décidément s'approprier la dot de sa femme, il la fit poursuivre en adultère, et confia la cause à Bergasse. L'adultère était probable; mais l'ignoble tolérance du mari n'en était pas moins évidente. En tout état de cause, Beaumarchais était étranger à toutes ces affaires; et il ne s'en était un instant mêlé, à la sollicitation de la princesse de Nassau, que pour demander la fin d'un emprisonnement arbitraire. Mais un homme d'une telle notoriété était une proie trop appétissante pour un avocat obscur, avide de scandale et d'éclat. Bergasse engloba donc effrontément Beaumarchais dans l'affaire Kornmann, et, dans les pamphlets boursoufflés qu'il décorait du nom de *mémoires*, il le couvrit d'injures et de calomnies, poussant l'extravagance et la folie jusqu'à le représenter comme un homme qui *sua le crime*. Beaumarchais se donna la peine de répondre aux inepties de cet énergumène, qui fut condamné par le parlement comme calomniateur, mais qui, chose bizarre, parut avoir en sa faveur l'opinion publique, et dut à cette juste flétrissure une manière de célébrité qui le conduisit à l'Assemblée constituante, où il joua, comme on le sait, le rôle le plus rétrograde et le plus pitoyable. Tout ceci avertissait assez l'auteur de *Figaro* que l'opinion, qu'il avait un peu surmenée et fatiguée, commençait à se tourner contre lui, et qu'il entrerait dans la décadence de sa popularité. Cependant, au milieu de l'affaire Bergasse, il fit représenter son opéra de *Tartare*, qui attira la foule et eut un certain succès, quoique ce soit, en réalité, une œuvre moins originale que bizarre.

La Révolution surprit Beaumarchais au moment où il faisait construire, non loin de la Bastille, cette superbe habitation, caprice d'artiste, qui lui coûta près de 1,700,000 fr., et qui fut abattue, en 1818, pour cause d'utilité publique. Il vit tomber la Bastille, avec moins d'enthousiasme peut-être que de frayer, et il parut dès lors moins préoccupé des monstruosités de l'ancien régime que des orages de la Révolution. Philosophe et réformateur, il avait, comme tous les grands esprits de son temps, combattu pour la justice et la vérité; mais, après avoir eu les enivrements de la lutte, il n'eut point les joies du triomphe. L'âge, le besoin de repos, un certain fond d'é-

goïsme épicurien, les fatigues d'une existence militante et orageuse lui faisaient désirer que cette régénération de la France, que sans aucun doute il désirait, s'accomplît régulièrement et sans secousse, comme si les principes nouveaux n'eussent pas eu à vaincre des résistances obstinées, comme si l'enfantement d'un monde eût pu s'opérer sans souffrances et sans déchirement! D'ailleurs, il était dépassé par le mouvement, et même il ne le comprenait pas; car, sous beaucoup de rapports, il était resté un homme de l'ancien régime, et il se fut contenté de réformes bien inoffensives. Aussi, le voit-on constamment, malgré sa prudence, jouer le rôle d'un conservateur. Chose piquante, ce voltairien pétitionnaire sans rire pour l'ouverture de nouvelles chapelles dans son quartier, afin que les *fidèles* puissent jouir d'un plus grand nombre de messes, et cela en juin 1791, c'est-à-dire à une époque où ces préoccupations n'étaient pas précisément à l'ordre du jour. Nommé à la première commune, il vit plusieurs districts demander son exclusion. Il est à croire qu'un grand nombre de ses vieux ennemis travaillaient avec fureur pour le perdre. Il subit plusieurs visites domiciliaires, sous le prétexte d'accaparement de blés ou d'armes, et ne fut plus dès lors occupé qu'à se défendre contre des accusations que sa renommée de grand faiseur d'affaires faisait paraître vraisemblables. Au milieu de ses inquiétudes, il avait néanmoins composé la *Mère coupable*, qui fut représentée en 1792 et qui forme, avec le *Barbier* et le *Mariage*, une espèce de trilogie. A la même époque, le besoin d'activité et d'entreprises se réveilla en lui, malgré tant de mécomptes. Il fit avec le gouvernement un marché pour faire venir 60,000 fusils de Hollande. Privé de l'appui qu'on lui avait promis, il s'épuise en efforts impuissants. Ses ennemis répandent le bruit qu'il cache ces armes dans l'intérêt de la contre-révolution, et parviennent à le faire emprisonner à l'abbaye. Heureusement pour lui, Manuel, procureur de la commune, avec qui il avait eu des démêlés littéraires fort vifs, se venge noblement en le faisant mettre en liberté à la veille des massacres de Septembre. A peine libre, il reprend l'affaire des fusils, fatigue l'Assemblée et les ministres, finit par obtenir pour cet objet une commission en Hollande, voyage de tous côtés, revient pour se défendre contre de nouvelles accusations, repart comme commissaire du comité de Salut public, toujours pour la fameuse cargaison de fusils, que lui disputaient les Anglais, et, enfin, à la suite d'une foule de tribulations, se trouve porté, en son absence, sur la liste des émigrés. Le séquestre fut mis sur ses biens, et sa femme et sa fille furent quelque temps emprisonnées, en l'an II. Quant à lui, réfugié à Hambourg, il y vécut dans les angoisses, et même un moment dans la détresse, pendant que les Anglais dépouillaient son prête-nom des fusils, en les payant, par une estimation arbitraire, fort au-dessous de leur valeur. Enfin, au commencement du Directoire, Beaumarchais parvint à se faire rayer de la liste des émigrés et revint à Paris. Il consuma ses dernières années dans des réclamations inutiles pour obtenir du gouvernement le remboursement de ses avances, et dans des luttes stériles pour rassembler quelques débris d'une grande fortune à peu près détruite. Néanmoins, malgré ses chagrins et ses ennuis, malgré les huissiers et les procès, cet homme infatigable, usé par l'âge et surtout par les luttes, trouvait encore le temps et l'énergie de s'occuper de mille choses étrangères à sa triste situation personnelle. Quelques jours avant sa mort, il avait rédigé un *Mémoire* au Directoire, sur l'assassinat des plénipotentiaires de la République au congrès de Rastadt.

Le 18 mai 1799, Beaumarchais fut trouvé mort dans son lit, frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Il était mort sans maladie, comme il avait vieilli sans infirmités. Il avait soixante-trois ans et trois mois. Quelques écrivains ont parlé d'un suicide par l'opium; mais cette assertion a été tout à fait détruite par M. de Loménie, dans le grand travail que nous analysons plus loin. Outre les ouvrages que nous avons cités et une infinité de lettres, Beaumarchais a encore composé un *Mémoire* justificatif de sa conduite et un récit de ses malheurs, adressé à la Convention, et qui a pour titre: *Mes six époques*. Ce n'est pas, on doit l'avouer, un de ses meilleurs écrits, et même, comme l'a justement dit M. Sainte-Beuve, « il arrive ici à Beaumarchais (chose inattendue et singulière!) d'être ennuyeux. » Beaumarchais ennuyeux! la chose est, en effet, assez piquante et méritait d'être remarquée. Il faut ajouter encore qu'il n'était pas très-heureux en poésie, et que ses vers sont fort souvent médiocres.

Qu'on nous permette de terminer cette notice un peu étendue par quelques observations sur l'ensemble de la vie, du caractère et du talent de Beaumarchais. De tous les hommes de son temps, il est un de ceux qui ont été le plus violemment attaqués, et l'on doit reconnaître qu'il n'a pas joui d'une considération égale à sa célébrité. Si nous cherchons dans sa vie, dans les plus minces détails nous sont maintenant connus par le grand travail de M. de Loménie, nous ne trouvons rien, ou presque rien, qui justifie les attaques dont il a été l'objet. Ses luttes continuelles, ses succès rapides, sa grande fortune, son redoutable esprit, dont il abusait quelquefois, ses en-

treprises aventureuses, lui firent un grand nombre d'ennemis, dont les invectives et les calomnies ont, à la longue, laissé sur sa réputation ce *quelque chose* dont parle Basile. Un homme d'un esprit tiède et prudent, Fontanes, a dit, précisément en défendant Beaumarchais sous ce rapport: « Tout homme qui a fait du bruit dans le monde a deux réputations: il faut consulter ceux qui ont vécu avec lui, pour savoir quelle est la bonne et la véritable. »

Or, il est à remarquer que tous ceux qui ont attaqué et déchiré l'auteur du *Barbier*, ou ne le connaissaient point, ou le connaissaient fort peu; tandis qu'au contraire tous ceux qui ont vécu dans son intimité lui ont conservé un inébranlable attachement; plusieurs de ces hommes, peu susceptibles d'enthousiasme et d'engouement, comme La Harpe, Fontanes, Arnault, ne parlent de lui qu'avec estime et respect, et vantent ses attrayantes qualités, son commerce aimable et sûr, son infatigable obligeance et sa générosité. Il vécut entouré d'amitiés vives et dévouées, qui le suivirent pendant trente et quarante ans, sans s'affaiblir jamais. Sa tendresse pour sa famille est bien connue; pendant toute sa vie et souvent quand sa situation personnelle était fort difficile, il en fut la providence et l'appui, protégeant, pensionnant, dotant père, sœurs, neveux, nièces, et jusqu'aux parents les plus éloignés. Sa bonté ne s'étendait pas seulement sur sa famille, et le nombre des infortunés qu'il a secourus est immense. L'inventaire fait après sa mort offrait, indépendamment des sommes données sans qu'il en restât aucune trace, plus de 900,000 fr. de titres pour sommes prêtées sans garantie à des artistes, des gens de lettres, des artisans, des malheureux de toutes les classes. Sa facilité et l'appui, bienfaisance étaient si connues, qu'il était journellement assailli d'après sollicitations qui s'exagèrent sa richesse. Des gens de la plus haute société même, comme le prince et la princesse de Nassau, étaient pour lui de véritables pensionnaires, par la fréquence de leurs emprunts. Tous les gens à projets, les nobles ruinés, les besoigneux de qualité, assaillaient constamment sa caisse. Il dut en éconduire un bon nombre, qui naturellement devinrent ses ennemis acharnés, comme Mirabeau, comme le pamphlétaire Rivarol (dont il nourrissait la femme et l'enfant, que ce défenseur de l'ordre social avait abandonnés) et comme tant d'autres, plus obscurs, mais beaucoup plus vengeurs. Parmi les causes qui expliquent les dénigrements dont Beaumarchais fut l'objet pendant sa vie, il faut mentionner aussi qu'à cette époque, on ne faisait encore qu'une part fort injuste aux droits de l'intelligence, et que, parti des derniers rangs de la société, très-ardent et très-ambitieux, sans cesse entravé dans son essor, il avait dû, pour arriver, tourner beaucoup d'obstacles et en briser quelques-uns. La société d'alors ne pouvait lui pardonner ses succès, qui étaient autant de victoires remportées sur les préjugés régnants. Ses grandes entreprises commerciales et industrielles étaient aussi un motif de dédain, non-seulement pour les gentilshommes, mais aussi pour certains croquants littéraires, qui trouvaient beaucoup plus noble de vivre de mendicité ou de pamphlets soudoyés, et qui enviaient, en outre, la fortune rapide que ce garçon horloger devait à son opiniâtre énergie et à sa capacité. Ainsi, l'origine plébéienne de Beaumarchais, sa carrière à la fois industrielle et littéraire, ont été pour lui un obstacle permanent à la considération sociale, et lorsque cet obstacle eut été brisé par la Révolution, il était déjà trop vieux pour entrer dans le mouvement des hommes et des choses. En ce qui touche ses spéculations et ses affaires, il a été fort aventureux, quelquefois même un peu aventurier, aimant les luttes d'habileté et les jeux de l'intrigue, mais plus artiste encore que spéculateur. D'ailleurs, s'il a aimé le lucre, il n'a jamais spéculé sur la ruine de personne, et il a très-souvent associé ses entreprises à de grands intérêts publics. Écoutons encore sur ce point Fontanes: « Ce Beaumarchais, qu'on a généralement regardé comme un *Gil Blas*, un *Guzman d'Alfarache*, le modèle, enfin, de son *Figaro*, ne ressemblait nullement à ces personnages: il portait plus de facilité que d'industrie dans toutes les affaires d'argent. Il y était bien plus trompé que trompeur. Sa fortune, qu'il dut à des circonstances heureuses, s'est détruite, en grande partie, par un excès de bonhomie et de confiance dont on pourrait donner des preuves multipliées. »

En résumé, et sans aller plus loin dans cette analyse de caractère, on peut signaler dans Beaumarchais les qualités suivantes: universalité d'aptitudes, imagination exubérante, mais non chimérique, esprit étincelant, habileté dans le maniement des hommes, sagacité, énergie, entente des affaires les plus considérables et les plus compliquées, activité, persévérance, génie de la conception et de l'organisation. Mais son étonnante diversité d'aptitudes a, sans aucun doute, contribué aussi à l'empêcher de s'élever, dans chaque direction, à la hauteur qu'il n'eût pas manqué d'atteindre si ses efforts eussent été moins éparpillés. Il est tout à fait évident qu'il y avait en lui l'étoffe d'un homme très-supérieur au rôle dans lequel les circonstances l'ont enfoncé, et qui, cependant, fut assez éclatant. « Beaumarchais, dit l'historien anglais Carlyle, et c'est par cette citation que nous voulons terminer cet article, Beaumarchais était,